

Le jour se leva sur un navire naufragé, planté sur la cime des arbres, au milieu d'une forêt. C'était un trois-mâts de dix-huit canons, à voiles carrées, dont la poupe s'était enfoncée dans un manguier à plusieurs mètres de hauteur. A tribord, des fruits pendaient entre les cordages. A bâbord, d'épaisses broussailles recouvraient la coque. Tout était sec, si bien qu'il ne restait de la mer qu'un peu de sel entre les planches. Il n'y avait pas de vagues, pas de marées. D'aussi loin que s'étendait le regard, on ne voyait que des collines. Parfois, une brise passait, chargée d'un parfum d'amandes sèches, et l'on sentait craquer tout le corps du navire, depuis la hune jusqu'à la cale, comme un vieux trésor qu'on enterre.

Cela faisait plusieurs jours que l'équipage survivait difficilement à bord. On y trouvait des officiers sans bannières, des bagnards borgnes, des esclaves noirs qui, les dents cassées par la crosse d'un fusil, avaient été enchaînés sur la côte du Sénégal et achetés sur un marché londonien. Pendant des heures, ils se tenaient au bastingage, les coudes appuyés sur une mousse humide, et scrutaient l'horizon en cherchant l'océan. Les jours défilaient sans rien d'autre à voir que la couleur des arbres et les oiseaux qui s'envolaient des feuillages. Ils allaient et venaient, vêtus d'un pagne autour des reins, errant de bord à bord, enjambant les ronces entre les planches.

Certains suspendaient assez haut leurs hamacs pour échapper au lierre qui grimpait. D'autres jouaient aux dés, assis sur des sacs de gravats. On ne lavait plus le pont, on ne vidait plus les soutes. Seul le second, un géant de Haïti, taillait chaque jour une encoche sur le bois du mât et s'efforçait de retrouver, dans les ressacs de la forêt, le bruit d'un port qu'on approche et d'une ancre qu'on mouille.

La frégate était partie quelques mois auparavant de la rade de Weymouth avec des ballots de marchandises. Elle était en bois d'acajou dont on disait qu'il ne prenait ni la pourriture, ni les vers. Les voiles avaient été enduites de goudron pour mieux résister au vent. Juste avant le départ, un aumônier avait célébré

une messe sur le quai et un charpentier de marine avait écrit le nom du navire à la proue, en signe de bon augure.

On avait amassé dans l'entrepont des lentilles, des haricots, des légumes secs et des barriques chargées de porc salé, enveloppées dans des cordons d'ail. Un vice-roi d'une province éloignée avait offert cent livres de miel. On fit même monter à bord une tortue géante que l'on conserva vivante, tournée sur le dos, pendant des semaines, avant de la découper.

Mais le voyage fut long.